

testante, de tant d'intrigues ourdies dans une assemblée qui a la prétention d'agir sous l'inspiration du Saint-Esprit. Quand on en parle aux catholiques, ils répondent que les voies de Dieu sont impénétrables, et qu'il fait concourir à l'exécution de ses grands desseins jusqu'aux faiblesses et aux passions des hommes.

« Léon XII est un homme de beaucoup d'esprit, il a les manières d'un diplomate. Ce prince s'est acquis des droits au respect de ses contemporains, par la sagesse avec laquelle il a étouffé dans leur germe les troubles naissants de l'Église de France. Cet homme, si sage dans ses relations avec les puissances étrangères, a été d'un ultracisme, suivant moi, bien impolitique dans son administration intérieure. En défendant les spectacles et les autres amusements pendant l'année du jubilé, il avait fait un désert de Rome. J'occupais alors un vaste et délicieux logement qui me coûtait vingt écus par mois, et qui maintenant m'en coûte quarante-huit. L'argent qu'ils tirent du loyer de leurs maisons est à peu près l'unique source de revenu des pauvres habitants de Rome. Aussi cette mesure rendit-elle d'abord très-impopulaire le gouvernement de Léon XII. Je suis persuadé qu'à cette époque, si François I^{er}, roi de Naples, qui est fort aimé à Rome, eût voulu s'en emparer, il aurait pu le faire, avec ou sans l'agrément de la Sainte-Alliance et sans tirer un seul coup de canon.

« Alb. RUB. »

20 octobre 1828. — Nous n'avons joui de Rome, depuis notre retour de Naples, que parce que nous voyons dans chaque monument de la Rome des papes le vestige de quelqu'un des événements que je vais rappeler en peu de mots.

Un des plus grands malheurs de l'Italie, et peut-être du monde, c'est la mort de Laurent de Médicis, le modèle des

usurpateurs et des rois. Il mourut à Florence en 1492, à peine âgé de quarante-quatre ans. Ce fut un grand prince, un homme heureux et un homme aimable; il sut contenir l'esprit inquiet des républicains de Florence, plutôt à force de finesse qu'en abaissant trop le caractère national. Il avait horreur, comme homme d'esprit, des plats courtisans qu'il aurait dû récompenser comme monarque. Il adorait l'antiquité, tout lui en semblait charmant, même ses erreurs et ses fautes. Telle fut la disposition de tous les hommes supérieurs de ce pays, depuis Pétrarque et le Dante jusqu'à l'invasion du despotisme espagnol, en 1530. Laurent le Magnifique a été peint en pastel (avec des couleurs fausses, qui exagèrent le brillant et ôtent la grandeur) dans l'ouvrage de M. Roscoë. Il jouait bien moins la comédie que ne le croit l'auteur anglais, qui en fait un prince moderne qui veut être à la mode. Laurent de Médicis passait sa vie avec les hommes supérieurs de son siècle, dans ses belles maisons de campagne des environs de Florence. Il aimait le jeune Michel-Ange, le logea dans son palais et l'admit à sa table. Souvent il le faisait appeler pour jouir de son enthousiasme, et lui voir admirer les statues antiques et les médailles qui lui arrivaient de la Grèce ou de la Calabre.

Cette première éducation explique la hauteur de caractère que l'on remarque dans la vie et dans les ouvrages de Michel-Ange.

Léon X fut fils de Laurent le Magnifique; mais son autre fils, Pierre, qui lui succéda, fut un sot, et se fit chasser de Florence. De ce moment, conserver la liberté fut le premier intérêt pour les Florentins, et Rome devint la capitale des arts, comme Paris l'est aujourd'hui de la civilisation de l'Europe.

Les papes qui n'avaient pas à trembler pour leur autorité ont fait exécuter les plus grands travaux de peinture, de sculpture et d'architecture des temps modernes. Nous arrivons à

trois hommes tellement remarquables, que leur vie serait curieuse quand ils auraient régné dans le coin le plus ignoré de l'Europe : je veux parler d'Alexandre VI, de Jules II et de Léon X.

Pendant le cours du quinzième siècle, la principale affaire des papes fut d'anéantir par le fer et par le feu les grands seigneurs de Rome. C'est ce que Richelieu fit plus tard en France. Rome avait eu un gouvernement à elle pendant le moyen âge ; elle n'eut plus, après Alexandre VI, qu'une administration municipale. Comme on ne trouve la vérité sur Rome nulle part, on me fait espérer que le lecteur me pardonnera quelques phrases rapides, heurtées et sans grâce, destinées à l'empêcher d'ajouter foi aux mensonges qui traînent dans toutes les histoires du seizième siècle.

Innocent VIII, après n'avoir songé toute sa vie qu'à la volupté, était mort dans la même année que Laurent le Magnifique, le 24 juillet 1492.

Le 6 août suivant, les cardinaux entrèrent au conclave ; ils n'étaient que vingt-trois, et sentaient si bien les avantages du petit nombre, que chacun d'eux s'engagea par serment à ne point faire de nouveau cardinal, s'il devenait pape, sans le consentement de tous les autres. Ces vingt-trois cardinaux jouissaient d'immenses richesses et d'un grand pouvoir ; presque tous étaient des hommes distingués. La piété était rare dans le sacré collège, et l'athéisme assez commun.

Parmi les cardinaux qui entrèrent au conclave de 1492, deux se distinguaient par de rares talents, Julien de la Rovère, qui fut depuis Jules II, et l'immortel Roderic Borgia, qui a été sur la terre la moins imparfaite incarnation du diable. Ce grand homme était fils d'une sœur de Calixte III, Borgia, Espagnol, qui lui avait fait quitter son nom de Lenzuoli pour prendre celui de Borgia. Le pape Calixte avait accumulé sur la tête de son

jeune neveu toutes les dignités dont il pouvait disposer. Il lui résigna son archevêché de Valence en Espagne, le fit cardinal diacre en 1456, et en même temps lui conféra le ministère, alors fort lucratif, appelé la *vice-chancellerie de l'Église*. Les successeurs de Calixte confièrent les missions les plus délicates au cardinal Borgia ; il réussit presque toujours.

En 1492, en entrant au conclave, il réunissait les revenus de trois archevêchés, de plusieurs évêchés et d'un grand nombre de bénéfices ecclésiastiques ; c'était un moyen de succès, car un pape, en montant sur le trône, distribuait à ses anciens collègues tous les bénéfices dont il jouissait comme cardinal. Les mœurs du cardinal Borgia faisaient obstacle à son élévation ; son excessive galanterie l'avait exposé jadis à une censure publique ; il vivait maintenant avec la célèbre Vannosia, qu'il avait fait épouser à un riche Romain, et il avait d'elle quatre fils et une fille. Ce scandale serait beaucoup plus intolérable de nos jours qu'il ne le paraissait en 1492 ; on était plus voisin des temps où les prêtres avaient eu des concubines et même des femmes légitimes. Innocent VIII, le pape qu'il s'agissait de remplacer, avait été célèbre par son extrême galanterie ; et l'amour était, en Italie, ce que la vanité est en France aujourd'hui, le péché de tout le monde.

Borgia avait deux rivaux, les cardinaux Julien de la Rovère et Sforza. Celui-ci, oncle du duc de Milan et frère du fameux scélérat Louis le Maire, jouissait d'immenses richesses ; après quelques épreuves de la force de son parti, il se vendit à Borgia, qui s'engagea, s'il devenait pape, à lui donner le ministère de la vice-chancellerie. Les cardinaux moins riches furent achetés à prix d'argent (le cardinal patriarche de Venise, par exemple, reçut cinq mille ducats), et enfin, le 11 août, Alexandre VI monta sur le trône, après un conclave de cinq jours. Aussitôt il conféra au cardinal Sforza la place de vice-chance-

lier ; il donna au cardinal Orsini son palais de Rome tout meublé, ainsi que les deux châteaux de Soriano et de Monticello ; le cardinal Colonna fut nommé à l'abbaye de Subbiaco. Le cardinal de Saint-Ange eut pour sa part l'évêché de Porto et la cave de Borgia, fournie des vins les plus exquis.

Julien de la Rovère et quatre autres cardinaux ne s'étaient point vendus. Dès que Julien vit son rival sur le trône, il s'enferma dans le château d'Ostie, et bientôt s'éloigna davantage. L'anarchie était extrême dans Rome ; deux cent vingt citoyens avaient été assassinés pendant la lente agonie d'Innocent VIII. D'un mot, Alexandre VI rendit la sûreté aux rues de sa capitale ; il savait régner. Il se trouvait alors à la cour du pape un brave Allemand qui, comme le marquis de Dangeau pour Louis XIV, rend compte, jour par jour, de tout ce que fait le souverain pontife. Il faut lire dans Burkhardt ¹ le détail des fêtes indécentes par lesquelles Alexandre VI célébra, dans son propre palais, le mariage de sa fille Lucrèce avec Jean, seigneur de Pesaro.

Ce scandale et tant d'autres firent naître Jérôme Savonarole ; ce fut un homme d'un grand caractère et de beaucoup d'esprit, qui essaya le rôle de Luther, et fut brûlé en 1498 par les soins d'Alexandre VI.

Appelé auprès de Laurent de Médicis mourant, Savonarole lui avait refusé l'absolution, à moins qu'il ne rendit la liberté à sa patrie. Lorsque avec deux de ses amis il fut attaché à un pieu au-dessus du bûcher préparé pour les brûler, l'évêque de Florence leur déclara qu'il les séparait de l'Église. Savonarole répondit doucement : « De la militante, » donnant à entendre qu'en sa qualité de martyr il entraînait dès ce moment dans

¹ Le journal latin de Burkhardt se trouve dans le *Corpus historicum medii ævi* a G. Eccardo, Lipsie, 1723, tome II, colonnes 2134 et 2149.

l'*Église triomphante* (ce sont des termes de théologie). Savonarole ne dit rien de plus, et périt ainsi à un peu moins de quarante-six ans. Michel-Ange était son ami.

Beaucoup de temps s'écoula avant que les papes eussent une peur réelle et songeassent sérieusement à être moins scandaleux. Mais enfin Luther succéda à Savonarole ; on ne put pas le faire brûler ; il fallut assembler le concile de Trente.

Ce concile un peu démocratique agit avec colère et agrandit la brèche qui sépare le protestantisme, ou la religion de l'*examen personnel*, de la religion du pape. Le concile de Trente a créé la religion telle que nous la voyons aujourd'hui. Les papes commencèrent à redouter les scandales causés par les cardinaux, et n'appelèrent en général au sacré collège que des imbéciles de haute naissance. Tout est changé pour le mieux maintenant.

Alexandre VI eut à supporter le passage de Charles VIII, jeune prince sans nul esprit, mais plein de cœur. Animé par le cardinal Julien de la Rovère, il aurait volontiers déposé Alexandre VI en passant ; mais le château Saint-Ange sauva le pape.

Alexandre VI fit la guerre lui-même aux Orsini et aux Vitelli, grands seigneurs de ses États ; cette guerre l'exposait à des dangers personnels. Il prit une nouvelle maîtresse, Julie Farnèse, surnommée Giulia Bella, avec laquelle il vécut sagement, comme Louis XIV avec madame de Montespan ; elle lui donna un fils au mois d'avril 1497. Deux mois plus tard, François Borgia, duc de Candie, fils aîné du pape, fut assassiné dans les rues de Rome, au sortir d'un repas. On découvrit bientôt que son propre frère, César Borgia, cardinal de Valence, était l'auteur de ce crime. Ils étaient rivaux, et aimaient tous les deux la belle Lucrèce, leur sœur.

Ce coup fut trop fort pour le cœur d'Alexandre VI, ce qui prouve bien qu'il n'y a point de scélérat parfait ; il avoua avec

des sanglots, en plein consistoire, les désordres de sa vie passée; il reconnut qu'elle avait attiré sur lui ce juste châtement de Dieu. Le bon Louis XII régnait en France, et avait la faiblesse de vouloir faire des conquêtes en Italie; il combla de faveurs César Borgia, fils du puissant Alexandre VI; César prit à son service Léonard de Vinci, qu'il nomma son ingénieur en chef.

La campagne qui avoisine Rome appartenait presque en entier aux deux puissantes familles Orsini et Colonna. Les Orsini possédaient les terres au couchant du Tibre; les Colonna, celles qui sont à l'orient et au midi du fleuve. A cette époque de bravoure et de force, les Orsini, les Colonna, les Savelli, les Conti, les Santacroce, etc., étaient tous condottieri; chacun d'eux était à la tête de ce que nous appellerions aujourd'hui un petit régiment; plus une grande famille de Rome comptait de jeunes gens en état de porter les armes, plus elle était respectée. Chaque famille traitait séparément de puissance à puissance avec le pape, avec le roi de Naples, le roi de France, ou la république de Florence. Les idées connues aujourd'hui sous les noms de légitimité, rébellion, etc., ne se trouvaient dans la tête de personne.

Les guerres acharnées des Colonna contre les Orsini (1499) avaient chassé les agriculteurs de la campagne de Rome, déjà dépeuplée par les barbares, lors de la chute de l'empire d'occident. Voilà l'origine de cette solitude des environs de Rome, qui contribue tant à sa beauté, et fait l'étonnement des voyageurs. Non-seulement les soldats des Orsini tuaient les hommes et les animaux qu'ils trouvaient sur les terres des Colonna, mais encore ils arrachaient les vignes et brûlaient les oliviers. L'année suivante, les Colonna usaient de représailles sur les terres des Orsini.

Alexandre VI n'était pas assez fort pour réprimer ces guerres;

les circonstances le portèrent à s'allier avec les Orsini, et souvent l'on se battit jusque dans les rues de Rome; heureusement César Borgia, son fils, avait beaucoup de courage et quelque talent pour la guerre.

Il serait trop long d'expliquer la politique habile d'Alexandre VI; nous n'avons voulu qu'esquisser la situation morale du pays au milieu duquel croissait le jeune Raphaël. Il avait seize ans en 1499, et travaillait à Pérouse dans la boutique du Pérugin. Michel-Ange avait vingt-cinq ans, et le supplice de Savonarole, son ami, l'avait tellement frappé d'horreur, qu'il abandonna tout travail.

Le 4 septembre 1501, Lucrece Borgia, fille du pape, plus remarquable encore par son esprit que par sa rare beauté, épousa Alphonse, fils aîné du duc de Ferrare. Le seigneur de Pesaro, dont Burkhardt raconte les noces, avait été son second mari. Un divorce l'avait séparée du premier.

Un autre divorce, prononcé par son père, la mit ensuite dans les bras d'Alphonse d'Aragon, fils naturel d'Alphonse II, roi de Naples; mais les Français conquièrent Naples: Alphonse ne fut plus qu'un prince malheureux. Le 15 juillet 1501, une main inconnue le perça de coups de poignard sur l'escalier de la basilique de Saint-Pierre; et, comme il ne mourait pas assez vite de ses blessures, le 18 août suivant il fut étranglé dans son lit. Ce fut ainsi que Lucrece parvint à être princesse héréditaire de Ferrare¹.

Sa conduite devint régulière; elle avait eu quelques galanteries difficiles à raconter; mais il ne faut attribuer ses divorces qu'à la politique de son terrible père, et ne pas oublier que César Borgia, son frère, est le héros du *Prince* de Machiavelli.

¹ Lord Byron avait une petite mèche des beaux cheveux blonds de Lucrece Borgia.

vel. César se serait fait roi d'Italie, si, lorsque son père lui fut enlevé tout à coup le 18 août 1503, il ne se fût trouvé lui-même presque mourant.

Paul Jove, évêque de Como, est un historien menteur, toutes les fois qu'il est bien payé pour mentir, c'est ce qu'il nous apprend lui-même; mais ce fut un homme d'esprit, contemporain des événements. Voici, suivant lui, l'anecdote de la mort du pape et de la maladie de César.

Le pape avait invité à souper le cardinal Adrien de Corneto dans sa vigne du Belvédère, près du Vatican; il avait l'intention de l'empoisonner. C'était le sort qu'il avait fait subir aux cardinaux de Saint-Ange, de Capoue et de Modène, autrefois ses ministres les plus zélés, mais qui étaient devenus fort riches. Le pape voulait en hériter.

César Borgia avait envoyé ce jour-là du vin empoisonné à l'échanson du pape sans le mettre dans sa confiance; il lui avait seulement recommandé de ne servir ce vin que d'après son ordre exprès. Pendant le souper, l'échanson s'éloigna un instant, et, durant son absence, un domestique, qui ne savait rien, servit de ce vin au pape, à César Borgia et au cardinal de Corneto.

Ce dernier dit ensuite lui-même à Paul Jove qu'au moment où il eut pris ce breuvage il sentit à l'estomac un feu ardent; il perdit la vue et bientôt l'usage de tous ses sens; enfin, après une longue maladie, son rétablissement fut précédé par la chute de toute sa peau¹. Alexandre VI mourut après quelques heures de souffrances; son fils César resta cloué dans son lit et hors d'état d'agir.

¹ Paolo Giovio, *Vita di Leone X*, lib. II, p. 82. — *Vita del cardinale Pompeo Colonna*, p. 558. Ce poison était une poudre blanche d'un goût agréable, la mort était certaine et n'avait lieu, si l'on voulait, qu'après plusieurs jours. Voir la mort de Zizim, frère du sultan Bajazet.

Alexandre VI avait créé quarante-trois cardinaux; la plupart de ces nominations rapportèrent dix mille florins. Entre autres mesures fort sages, et qui servent encore aujourd'hui de lois à l'Église, Alexandre VI, qui avait compris toute la portée de la rébellion de Savonarole, ordonna aux imprimeurs, et sous peine d'excommunication, de n'imprimer aucun livre sans l'aveu des archevêques. (Bref du 1^{er} juin 1501.)

Il prescrivit aux archevêques de faire brûler tous les livres qui contiendraient des doctrines hérétiques, impies et mal sonnantes.

César Borgia disait dans la suite à Machiavel qu'il croyait avoir pensé à tout ce qui pouvait arriver au moment de la mort de son père, et qu'il avait trouvé remède à tout; mais qu'il n'avait jamais songé que, lors de cet événement, il se trouverait lui-même retenu dans son lit par d'affreuses douleurs. César croyait pouvoir désigner le successeur de son père; il comptait sur les dix-huit cardinaux espagnols qu'il avait fait entrer dans le sacré collège.

Quelque accablé qu'il fût par l'effet du poison, il ne s'abandonna pas lui-même. Dans Rome et dans son territoire, tous les lieux fortifiés étaient occupés par ses soldats. Il se rendit maître du Vatican, et fit la paix avec les Colonna.

A peine la nouvelle de la mort du pape se répandit-elle dans la ville, que le peuple accourut en foule à Saint-Pierre. Les Romains venaient contempler les restes de cet homme terrible, qui, pendant neuf ans, les avait menés par la terreur.

George d'Amboise, ministre ambitieux du bon Louis XII, accourut à Rome pour se faire pape. On lui fit les plus belles promesses, et les cardinaux élurent, parce qu'il était mourant, un vieillard vertueux, qui, sous le nom de Pie III, ne régna que vingt-six jours; encore prétend-on qu'il fut empoisonné.

George d'Amboise, désabusé de ses prétentions person-

nelles, travailla pour le cardinal Julien de la Rovère. Ce grand homme, exilé par Alexandre VI, avait passé à la cour de France presque tout le temps du pontificat de son ennemi. Alexandre disait de lui qu'il ne lui connaissait d'autre vertu que la sincérité.

Julien était fort riche, et jouissait de nombreux bénéfices. Tous ses amis mirent à sa disposition leurs propres bénéfices et leur fortune, afin qu'il pût acheter des voix dans le conclave. On reconnaît bien ici des âmes italiennes chez lesquelles l'habitude de la politique la plus fine ne peut éteindre les sentiments passionnés.

César Borgia, toujours mourant, fut réduit à vendre ses cardinaux espagnols à Julien, son ancien ennemi; et, le jour même de l'entrée au conclave, 31 octobre 1503, le cardinal de la Rovère fut proclamé pape et prit le nom de Jules II.

Vous vous rappelez son beau portrait par Raphaël, qui est à Florence, et que nous avons au musée du Louvre.

La force de volonté et le talent militaire montèrent sur le trône avec Jules II. Il étudia sa position pendant quelques jours, et ensuite fit arrêter César Borgia, qui alla mourir obscurément en Espagne, au siège d'une bicoque.

Vous savez que Jules II fut l'un des promoteurs de cette fameuse ligue de Cambrai, qui mit Venise à deux doigts de sa perte, et fonda en Europe cette république de souverains dont les usages s'appellent le droit des gens¹. Pendant tout le règne de ce pape, les Français firent la guerre en Italie.

A peine sur le trône, Jules II appela auprès de lui Michel-Ange alors âgé de trente ans, et dans toute la fougue de son génie et de son caractère. Ces deux hommes extraordinaires, également fiers, également emportés, s'aimèrent et se brouillèrent souvent.

¹ Ancillon, *Histoire de la balance politique*.

En 1503, époque de l'avènement de Jules II, Raphaël était sur le point d'aller voir Florence pour la première fois. Pendant qu'il étudiait à Pérouse, il avait vécu au milieu des préparatifs de guerre. Les bourgeois, alors fort braves, s'exerçaient aux armes et suivaient avec le plus vif intérêt les entreprises politiques de Jean-Paul Baglioni, le petit tyran fort habile qui régnait dans leur ville. Baglioni s'était assuré le pouvoir souverain en faisant massacrer plusieurs de ses cousins et de ses neveux. Sa propre sœur était sa maîtresse, et il en avait plusieurs enfants; il confisquait à son profit les biens des riches citoyens de Pérouse qui prenaient la fuite. Quelque temps avant la bataille du Garigliano, il trouva le moyen de dérober une grosse somme d'argent aux Français.

Ce petit tyran fripon, avec son armée d'un millier d'hommes, sa ville de Pérouse perchée au sommet d'une montagne, et le secours des habitants, se moquait de tout le monde. Mais Jules II fut plus fin que lui, et l'amena sans bataille à un arrangement, par l'effet duquel Baglioni perdit son pouvoir.

Cette négociation est de 1505. Raphaël peignait les fresques de la chapelle de Saint-Sévère à Pérouse, au milieu des préparatifs que Baglioni faisait pour résister au pape. En 1508. Jules II appela Raphaël à Rome. Louis XIV honorait de sa haute protection les moins énergiques des grands écrivains formés par Richelieu et les mœurs de la Fronde. Jules II avait le besoin de vivre avec les grands artistes ses contemporains, les élevait au rang de ses plus chers confidents, et goûtait leurs ouvrages avec passion. Il est vrai que, pour que la peinture soit séditeuse, il faut qu'elle le veuille absolument; tandis qu'il est presque impossible de bien écrire sans rappeler, au moins indirectement, des vérités qui choquent mortellement le pouvoir.

Nous ne suivrons point les conquêtes et les vastes projets